

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 4 (1866)  
**Heft:** 39

**Artikel:** Une chasse au chamois sur les Diablerets  
**Autor:** Monnet, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-178922>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Ainsi, de septembre à janvier, douze malades, traités par la méthode ordinaire, meurent; de janvier à mai, six malades, traités par le soufre, guérissent; enfin, pendant ce dernier intervalle, deux malades, traités par l'ancien système, meurent.

Est-ce que les faits ne sont pas de nature à provoquer de la part des parents, sinon de la part des médecins, de nouvelles tentatives? Dans des cas si graves, on a malheureusement si peu d'espoir qu'on a le droit et le devoir de tout tenter pour sauver ces innocents malades.

Genève, le 15 août 1866.

Monsieur Adrien,

J'ai lu avec le plus grand plaisir vos charmantes descriptions de Lausanne et ses environs, et, ayant moi-même, à plusieurs reprises, visité cette ville, j'ai pu apprécier la justesse de vos observations. Etranger à la ville que j'habite momentanément, vos lignes m'ont suggéré l'idée d'envoyer aux lecteurs du *Conteur vaudois* une petite description de Genève, pour ceux d'entre eux qui ne la connaîtraient pas. Puissé-je le faire avec autant de bonheur que vous, et ma lettre leur faire une petite partie du plaisir que j'ai éprouvé en lisant les vôtres.

Par sa position exceptionnelle au bord du beau lac Léman, Genève offre un coup d'œil charmant à l'étranger, qui, descendant de la gare, arrive sur le pont du Mont-Blanc; de magnifiques quais, des maisons bien alignées, et l'île Rousseau, malheureusement un peu déserte et à laquelle une passerelle, rejoignant le pont du Mont-Blanc, rendrait un peu de cette vie que lui a enlevée le Jardin anglais. Située au bord du lac, cette promenade avec ses jardins bien entretenus, ses kiosques, son jet d'eau, est énormément fréquentée, et tous les étrangers s'y donnent rendez-vous; des concerts donnés par une excellente musique de la ville y ont lieu deux fois par semaine. Mon intention n'étant pas de faire une description géographique, historique et topographique de cette ville, qui ne serait point, Monsieur, de votre goût et de celui des lecteurs du *Conteur*, je continuerai à vous narrer les différents agréments qu'elle offre, si Monsieur le rédacteur veut bien me réserver une place pour une deuxième lettre; pour aujourd'hui, avec votre permission, allons à la montagne de Salève, située à deux heures de Genève; on la gravit par un petit sentier très-agréable et peu dangereux appelé *Pas de l'Echelle*. Arrivés au sommet, déjeunons-y avec beaucoup d'appétit, d'œufs, de beurre, de laitage, chez la *petite Bossue*, et après avoir franchi le Petit-Salève, nous reviendrons par Mornex, où, enfourchant gaiement des ânes, ces nobles montures nous conduiront à Chêne, où nous trouverons un tramway qui nous ramènera à Genève, fatigués peut-être, mais charmés d'une promenade aussi agréable et de points de vue aussi beaux, que vous me pardonnerez d'avoir passé sous silence; la longueur de ce qui précède sera mon excuse.

Je ne terminerai cependant pas, cher Monsieur Adrien, sans toucher . . . légèrement un point que vous avez

développé avec une vérité et un bonheur qui vous auront valu les remerciements et les doux sourires du beau sexe de Lausanne. Je ne pourrais pas en dire autant des Genevoises, car, quoique ne le cédant à aucune autre sous le rapport du goût et de l'élégance de la toilette, elles ont un petit air, comment dirai-je . . . guindé, gourmé, qui ôte à leurs charmes. Là, c'est lâché! ma foi, tant pis, et puisque je l'ai dit, j'ajouterai en matière de correctif: pas toutes cependant, mais le plus grande partie. Allons, mesdemoiselles, un peu plus d'aisance dans les manières, un peu moins d'affectation, et vous n'en serez que plus charmantes. Sur cela, je vais faire mes malles, de crainte qu'au lieu de se corriger, l'on ne vienne m'arracher les yeux.

En vous priant d'excuser cette lettre, écrite *currente calamo*, je suis, Monsieur Adrien et Monsieur le rédacteur, votre bien dévoué,

JULES.

### Une chasse au chamois

sur les Diablerets.

Parmi les nombreux étrangers que la belle saison avait attirés aux Ormonts se trouvait un Irlandais, auquel sa grande barbe rouge et le fait qu'on le rencontrait partout dans les montagnes avaient valu de la part des Ormonnans le surnom de *Le Toffrou* (celui qui est toujours dehors), ce qui est chez eux une des nombreuses appellations données au diable.

Rempli de l'ardent désir de prendre part une fois à une chasse au chamois, Le Toffrou s'adressa dans ce but à une jeune Ormonnan, François Roland, qui lui avait été désigné comme un intrépide chasseur.

Par une belle et chaude matinée, tous deux se mirent en marche pour les hauteurs des Diablerets. L'Irlandais se montra grimpeur agile, hardi sauteur et inaccessible au vertige. Ces qualités étaient d'autant plus nécessaires que, sur les Diablerets et les montagnes avoisinantes jusqu'à la Dent de Morcles, la chasse passe pour être plus dangereuse que dans la plupart des autres régions des Alpes suisses.

La beauté du coup-d'œil les engagea à s'arrêter quelques instants sur le glacier de Champ qui, des rochers de l'Oldenhorn, s'incline du côté des Ormonts. Devant eux régnaient de vastes étendues de glace dont les teintes bleuâtres, verdâtres et violettes produisaient un effet magnifique; plus loin, c'étaient des champs de neiges éblouissantes; par-ci par-là on apercevait une étroite bande de gazon longeant de hautes parois de rochers; des pointes aiguës, d'immenses roches rongées par le temps et comme sur le point de se précipiter dans le fond des vallées, s'élevaient de toutes parts au-dessus de ce désert de glace et de neige, que limitaient les cimes du Mont-Blanc, du Mont-Rose et celles de la partie N. E. des Alpes bernoises. Tout était immobile, silencieux, dans ce monde où s'étaient opérés déjà tant de bouleversements. Nulle part on ne voyait se mouvoir un être vivant.

Les chasseurs continuèrent bientôt leur marche, ici, contournant des crevasses ou franchissant celles dont la largeur était peu considérable; là, s'avançant sur des ponts de neige dont plusieurs, après une tentative faite prudemment, se brisaient et s'engloutissaient dans la profondeur en faisant entendre un sourd craquement; tantôt ils descendaient dans des gorges étroites, dans des vallons presque comblés par les blocs tombés des cimes voisines, ils se hasardaient sur des saillies à peine de la largeur du pied et ayant au-dessous d'eux l'abîme béant; tantôt ils gravissaient des parois presque à pic où le moindre faux pas pouvait leur coûter la vie.

Midi était passé depuis longtemps. La lumière du soleil devenait légèrement vaporeuse. Vainement l'Irlandais regardait en haut et autour de lui pour en découvrir la cause: l'air lui semblait aussi clair, aussi pur que précédemment. François prophétisa du mauvais temps. Bientôt, en effet, les sommités lointaines

ne se montrèrent plus qu'à travers un voile; des champs de neige et du flanc des rochers s'élevaient comme des nuages de fumée; de légères vapeurs tourbillonnaient autour des chasseurs. Le soleil se voila : les cimes disparurent.

— Pour aujourd'hui notre chasse est finie, dit François, pensons à notre bivouac.

Après avoir marché une heure encore à travers le nuage qui s'épaississait de plus en plus, ils atteignirent le bord d'un petit vallon rempli de pierres grisâtres et de quartiers de rocs; au milieu s'élevait un châlet abandonné. Ce fut là que François conduisit son compagnon. Il s'y trouvait heureusement un peu de bois et, pendant que l'Irlandais allumait du feu, François préparait une sorte de lit devant les pierres du foyer, au moyen du foin de montagne qu'on avait entassé dans un coin du châlet pour le descendre en hiver dans la vallée. La gibecière de Le Toffrou était abondamment pourvue sous tous les rapports; aussi, étendus près du feu, les deux chasseurs firent-ils un repas succulent et réparateur, arrosé de mainte bonne gorgée prise dans un gourde volumineuse. Pour le dessert, ils allumèrent leurs pipes; et, bientôt après, vaincus par la fatigue, ils tombèrent dans un profond sommeil.

Réveillé en sursaut par un mauvais rêve, François fut le premier debout. Il sortit devant le châlet. Le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les nuages; le ciel s'était éclairci et étincelait d'étoiles. D'après la position de celles-ci, il pouvait être environ deux heures du matin. Vallons et montagnes, tout était d'une blancheur éblouissante. Il avait neigé et il faisait un froid très-vif.

— Pour cette fois notre chasse est bien finie, dit François. Il a neigé et la neige fraîchement tombée couvre les crevasses de sorte qu'on ne peut plus les reconnaître; il est également impossible de se tenir ferme sur les pierres roulantes.

L'Irlandais ne voulut rien entendre et déclara qu'il ne redescendrait pas dans la vallée sans avoir fait au moins une tentative.

— Ho! ho! s'écria-t-il, tout en se préparant au départ, le sais quel sobriquet m'ont donné vos compatriotes; je ne veux pas que ce soit pour rien qu'ils m'appellent Le Toffrou. François ne répliqua rien. Le fusil suspendu à l'épaule, il quitta le châlet avec son compagnon. La neige et les étoiles éclairaient leur marche. Muet, comme enfoncé dans ses pensées, François marchait en avant, conduisant l'Irlandais par un sentier pénible et dangereux. Peu à peu les étoiles commencèrent à pâlir et lorsqu'ils eurent atteint le sommet d'une pyramide assez escarpée d'où partait une longue paroi, on voyait apparaître au nord-est une légère lueur annonçant le jour.

Les étoiles s'éteignirent. Une lumière pâle et mystérieuse se glissa sur toutes les hautes pointes des Alpes. Où elle touchait un de ces blocs de rocher aux formes bizarres comme il s'en rencontrait à chaque pas, on eût cru voir sortir d'un obscur caveau la tête gigantesque d'un mort, enveloppée de draps mortuaires d'une blancheur éclatante. Des ombres grisâtres, de plus en plus allongées, rampaient sur les glaciers pour disparaître ensuite dans l'abîme de la nuit. Ces ombres, qui se retiraient ainsi lentement dans les profondeurs, et au-dessus desquelles s'élevaient, semblables aux monuments d'un immense cimetière couvert de neige, les cimes les plus hautes et par-ci par-là de longues arêtes de montagnes, ces ombres étaient pour ainsi dire le seul être vivant de cette solitude glacée, au milieu de ces fantômes géants formés par une lumière douteuse.

L'Irlandais fut saisi d'un frisson. Il était encore au sommet que François, qui s'était laissé glisser sur l'un des côtés de la pyramide jusqu'à mi-hauteur de la paroi qu'ils avaient à suivre s'avancait, déjà muni de crampons, le long de celle-ci, en grim pant et en sautant sur les pierres qui faisaient saillie. Plusieurs offraient à peine l'espace suffisant pour poser la pointe du pied et ce n'était que grâce à ses semelles, rendues inflexibles par leur épaisseur, que François pouvait oser le saut sur ces saillies. A vingt pieds environ au-dessous de lui, la paroi offrait un étroit rebord et s'enfonçait ensuite perpendiculairement dans la profondeur. La sûreté du pied et la hardiesse de son compagnon remplissaient l'Irlandais d'étonnement et d'admiration. Les dangers de l'entreprise ne l'effrayaient cependant pas et il suivait François aussi bien qu'il le pouvait.

Après avoir gravi, en s'aidant des pieds et des mains, le bord

crevasse d'une chute d'eau, d'où, à chaque instant, une pierre, se détachant sous leurs pas, allait bondir dans l'abîme, ils atteignirent un glacier de moyenne étendue. Tout à coup François demeura immobile. Sur une proéminence du glacier, un chamois se tenait en sentinelle. Malheureusement il était sous le vent; il leva la tête et disparut comme l'éclair. Un instant après les chasseurs le virent, suivi de trois autres chamois, atteindre l'extrémité du glacier; ils se dirigeaient du côté de la frontière valaisanne.

— En avant! en avant! s'écria l'Irlandais.

Il n'était pas nécessaire d'exciter François. La vue seule des chamois bannit de sa tête jusqu'à la dernière pensée des dangers nombreux qu'il courait. Il s'élança en avant. Où un chamois avait passé, il se sentait le pied solide; sur les déchirures, les crevasses et les abîmes où il avait sauté, François tentait également le saut. Il ne s'inquiétait plus de son compagnon qui, du reste, était toujours derrière lui. La poursuite se continua de rocher en rocher, de champ de neige en champ de neige, de glacier en glacier, sur les cascades, les crevasses, les moraines, au bord des abîmes et sur des pointes couvertes de neiges éternelles.

Pendant ce temps, le jour avait paru. Les hauteurs étaient éclairées par une vive lumière, mais, en même temps, des nuages commençaient à s'élever du fond des vallées; ils s'épaississaient derrière les chasseurs, voilant les plaines de glace et établissant comme des ponts suspendus d'une cime à l'autre. La nature devenait de plus en plus sauvage et déserte. Un vent glacial soufflait au visage des chasseurs et cependant la sueur ruisselait sur leurs fronts. A ce moment, François avait atteint une plate-forme; devant lui, on distinguait, à travers le brouillard, la forme d'un chamois à l'extrémité d'une arête de rochers. Plein d'inquiétude, l'animal se tournait et retournait dans tous les sens, mais les abîmes qui l'entouraient étaient trop larges pour qu'il pût les franchir et François lui barrait toute retraite. Un coup de feu partit et le chamois tomba. Quelques instants après, l'Irlandais paraissait sur la plate-forme. Il vit François, qui avait jeté son arme, s'avancer sur l'arête pour s'emparer de sa proie; il vit l'animal, qui luttait encore avec la mort, faire un bond formidable, puis, presque au même moment, François étendit les bras et disparaître avec le chamois. Un bruit sourd retentit seul du fond de l'abîme.

(Tiré de *Ueber See und Alp.*)

J. M.

La canicule a lâché toutes ses cataractes, car tel est désormais le signe distinctif de cette saison qui faisait transpirer nos ancêtres; cet état anormal inspire de jolies réflexions à M. Jules Richard.

Les savants, dit-il, prétendent que la terre se refroidit — c'est bien possible — car cette année je n'ai plus vu de pantalons blancs.

Pantalon blanc de ma jeunesse, qu'es-tu devenu? — Pantalon blanc des gardes municipaux qui apparaissait immaculé le 1<sup>er</sup> mai, qu'es-tu devenu? — *O double étui* qui emprunte au cygne sa couleur virginale, dans quelle planète t'es-tu réfugié? La nôtre est trop froide sans doute, et tu n'en veux plus. Tu fus pourtant, sur notre terre chéri des élégants, adoré des bourgeois, envié par les militaires; tu fus choyé et adulé; les petites blanchisseuses te repassaient avec dévotion, et tu fus peut-être le seul vêtement que personne ne trouva ridicule et qui ne se mit au service d'aucun parti.

Hélas! tu as disparu avec la chaleur de la terre!

Notre courrier de Paris n'est pas arrivé.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.